FRC.2.
11080
FRC
1793

VAINS EFFORTS

DU JACOBIN AIGOIN,

POUR SOULEVER LE PEUPLE CONTRE LA CONVENTION,

Ou Réponse au libelle intitulé : à Bas les Brigands et les Buveurs de sang, vive la Convention nationale.

C'EST en vain, effrené jacobin ! que du fond de ta poussière, tu élèves une voix faussement patriotique, pour persuader au Peuple désabusé que le patriotisme est tombé dans le néant avec la Société cannibale que tu regrettes. Tu tiens, dis-tu, la plume d'airain ; sans-doute tu ne pouvais pas renoncer aux armes ordinaires de ta faction. Pour te combattre et dissiper le nuage pestiféré, que tu cherches à élever de nouveau sur nos têtes, il n'est besoin que de la plume de vérité. C'est elle que je vais employer.

Pour obtenir des lecteurs, tu prends pour titre le cri public du jour, abhorré par tes semblables : *à bas les brigands et les buveurs de sang, vive la Convention nationale.*

Ces expressions sont deshonorées par ta bouche impure, et tu les souilles à chaque instant par tes réflexions incompatibles avec elles. L'opinion publique est pervertie, dis-tu, et la contre-révolution s'opère, et cela parce qu'on dissout une Société, qui est en révolte ouverte contre la Convention et contre le Peuple :

*

THE NEWBERRY LIBRARY

c'est, selon toi, les aristocrates du Palais Royal qui ont opéré ce changement; mais de quel nom appelleras-tu donc toutes les adresses des Sections et de plusieurs Départemens ? Tu voudrais bien laisser croire, mais tu n'oseras pas dire, parce que tout le monde te désavouerait, que le Peuple est violenté dans les Sections, pour lui faire changer de système. Il y a cette différence notable entre ce qui se passe aujourd'hui, et le système d'horreur, que tes pareils avaient établi, que tout homme qui parlait justice et humanité dans les assemblées, était conspué, honi, vilipandé par les demagogues et les hommes de sang; et qu'aujourd'hui, le peuple est séduit, si tu le veux, par le seul ascendant de la raison et de la vérité. Il rougit d'avoir écouté les traîtres, qui ont travaillé à le dénaturer, et qui l'ont égaré quelque tems.

Tu contesteras, il faut bien s'y attendre, que les jacobins fussent en révolte ouverte, comme je l'ai dit, contre la Convention et contre le Peuple. Mais tâche donc d'effacer de tes affreux registres ces paroles de ton confrère Billaud; *On veut sacrifier le patriote Carrier, mais nous lui ferons un un rempart de notre corps.* Contre qui vouliez-vous donc combattre pour Carrier? Contre le Peuple ou contre la Convention. (1) As-tu applaudi ou non à ce sublime dévouement? Tu ne saurais le désavouer, puisque dans ton perfide pamphlet tu dévoues à l'anathême celui qui a osé provoquer la vindicte publique *sur les collègues de Carrier, qui ont imité ses fureurs dans d'autres départemens. (Note de la Page* 16*).*

Il est évident que c'est là le modèle des patriotes

(1) Car ce sont là ceux qui le poursuivent.

énergiques dont tu déplores la persécution. Par son patriotisme et par ses mœurs, nous devons juger des tiennes et de celle de ta clique.

Les patriotes sont persécutés, l'aristocratie lève la tête : ce sont là les expressions, dont ta faction nous rebat les oreilles depuis que la justice est à l'ordre du jour. Apprécions donc une fois pour toutes ces paroles sacramentales, par lesquelles vous essayez de dépraver de nouveau ce bon peuple, qui se lasse de la persécution, que vous mettez en usage pour l'agiter, autant qu'il s'est lassé des chaînes sous lesquelles les despotes l'avaient asservi.

Il faut en convenir, l'homme aisé, l'homme de lettres, n'aguer traîné dans la boue, commencent à respirer et se promènent tête levée, en bénissant la République fondée sur les bases de la liberté et de l'égalité, qui n'est plus l'apanage d'une seule classe. Il faut en convenir encore, cet agent de l'oppression journalière, que vous aviez dressé à faire rentrer en terre d'un seul regard quiconque portait une figure humaine, doit se trouver véritablement vexé, de ne plus produire la même terreur, et de voir un homme un peu vêtu le regarder sans frémir. Il doit crier et crie en effet, qu'il est opprimé, parce qu'il n'opprime plus. C'est la règle ; mais oseras-tu soutenir, que cet honête artisan, qui gagne honorablement sa vie du travail de ses mains, qui n'a point quitté un utile métier, pour se jetter dans le tripot des égorgeurs, soit un instant troublé par l'insolence de l'aristocratie, qu'il ne rencontre nulle part; par les écrits des censeurs littéraires, qui ne l'atteignent point; par les regards sévères d'un gou-

vernement, qui ne poursuit que les factieux et les ennemis du repos public.

Une contre-révolution s'opère, j'en conviens, si tu veux dire par là, qu'un nouvel ordre de choses se prépare; mais aussi, sans ce nouvel ordre, la République était perdue.

Du moment, où, sans oser préconiser la loi agraire, (c'est-à-dire, afin que tout le monde l'entende), le partage des biens, il avait fallu, suivant vous, trouver une méthode oblique de dévaliser ceux qui possédaient quelque chose, pour enrichir tout d'un coup ceux qui n'avaient rien : vous aviez perverti l'esprit public, et désorganisé le gouvernement : il fallait guillotiner, comme on a osé l'avouer hautement, pour avoir des fonds à distribuer à tous vos suppôts. Il fallut appeller aux places ceux qui y étaient les moins propres, par la seule raison, qu'ils n'avaient rien; et en chasser les hommes capables, par cela seul qu'ils avaient quelque aisance. Le mot trivial de sans-culotte, si odieusement prostitué, fut le talisman avec lequel vous fites tourner toutes les têtes. Ainsi dénaturant tous les principes, parce que la nature et la raison avaient fait consacrer cette éternelle vérité, *que la pauvreté ne devait point exclure des places*, vous en conclutes, que la pauvreté devait occuper toutes les places, pourvu qu'on fût jacobin; alors un honête ouvrier, à qui vos propos extravagans avaient tourné la tête, se crut fait pour gouverner la République, convoita et obtint tous les emplois. C'est delà qu'est résulté le désordre effroyable, qu'on remarque dans toutes les parties de l'administration; finances, commerce, police, subsistance, etc. etc. tout est renversé.

L'extrême désordre ramène quelque fois l'ordre : c'est ce qui nous arrive. Tant qu'il existait des jacobins, comme c'était eux qui proposaient tous les candidats, et qui avaient rempli toutes les places, c'était l'Arche d'alliance à laquelle il n'était pas permis de toucher. ILS NE SONT PLUS, et l'on ose remarque, que toutes les administrations ont besoin de réforme. Combien de cris ne se sont pas déjà fait entendre à ce sujet! Qui sait, pauvre Aigoin, si ce n'est pas là où le bât te blesse ?

Tu te fâches encore beaucoup de ce qu'un auteur a eu la mauvaise foi d'appeler l'aristocratie *un ennemi vaincu, soumis et désarmé.* Eh bien! pour prouver, non pas à toi, qui le sais bien, mais à ceux que tu veux égarer, que les ennemis des terroristes, des hommes de sang, des Robespierre, des Carrier, et de ceux qui leur ressemblent, quoique bien pénétrés de cette vérité, que l'aristocratie est aujourd'hui plus méprisable que redoutable, ne cherche point à s'endormir ni à endormir le Peuple sur ses ennemis secrets. Lis ces propres paroles dans le N.° XXIII de l'Ami des Citoyens par Tallien, que tu hais et que tu doit haïr, parcequ'il veux le bien.

« Nous n'avons plus qu'une invitation à faire aux » patriotes; c'est de voir avec moins de tranquillité la » joye inquiétante de l'aristocratie, qui nous entoure, » et se mêle à nous, sous le prétexte de se réunir contre » les égorgeurs. Appelons de toutes nos forces les So- » ciétés populaires; mais que ces sociétés aient le bon » esprit de surveiller et non pas de vouloir être le gou- » vernement. »

Voilà comme parle l'homme pur, qui veut instruire le

Peuple, et non le soulever. Aigoin, ce n'est pas là ton langage.

Je pousserai la bonne foi plus loin, et j'avouerai que dans le besoin que la générosité française a senti de se délasser des cruautés qui l'ont flétrie, bien des aristocrates peuvent avoir échappé à la détention, qui leur était due; mais je le dis en dépit de toi et de toute ta clique: la nation s'est aggrandie par cet excès de magnanimité; et si jamais un proverbe put servir de règle sans danger, c'est bien en ce moment celui qui dit: *qu'on ne bat pas les gens à terre.* Je mets en fait que s'il en existe encore, leur plus cher espoir est de se faire oublier. Après tout, il est moins odieux d'élargir un homme suspect, que de retenir un innocent. Et quoique le Peuple ait adopté le système de justice et d'humanité, que ses Représentans lui ont offert, il est moins disposé que jamais à supporter l'oppression. L'esprit du Républicanisme est trop affermi dans son cœur, pour qu'il soit susceptible des suggestions aristocratiques. Nous pouvons donc les voir venir tranquillement, et je réponds qu'il y en aura peu qui se mettent dans le cas de la reprise.

Non que je compte beaucoup sur leur conversion franche et absolue; mais, quoique vous en disiez, ils voient qu'il n'y a plus d'espoir, et que la RÉVOLUTION EST FINIE..... Qu'ai-je dit, grands dieux! Ah quel blasphême! La Révolution est finie!.... Quoi déjà la paix!.... Oh les traîtres! *(Page 9)*. Eh que deviendrons-nous donc, nous qui ne tenons notre existence que des troubles intérieurs et extérieurs! Nous, qu'un seul regard dans une Constitution sage et Républicaine fera rentrer dans le néant!.... Ah! jamais, non jamais..... nous couvririons-nous ainsi de honte aux

yeux de toute l'Europe, à qui nous avons déclaré vingt fois, que nous ne poserions les armes, que quand il n'existerait plus une seule tête couronnée.... Nous, qui avons promis la Liberté à nos frères de tout l'univers, encore qu'ils n'en voudraient point.... Nous, qui avons encore vingtquatre millions d'hommes à sacrifier, s'il le faut.... Nous, sur-tout, qui sommes Commissaires de la Trésorerie Nationale, etc. etc. etc.

Je conviens, Aigoin, que tout cela est très fâcheux; mais il faut te faire à cette idée. Ce peuple, qui a, comme toi et plus que toi, renversé la Bastille, enchaîné et détroné le tyran, combattu les conspirateurs, vaincu toutes les puissances coalisées, ce Peuple qui bien plus a eu la folie de se déchirer lui-même à la voix de ses démagogues, mais qui se voit enfin vainqueur de ses ennemis du dedans et du dehors, voudrait enfin jouir de quelque repos.

Ce n'est pas là votre compte à vous autres *patriotes énergiques:* c'est pour cela que vous trouvez toujours quelque nouveau sujet de brouiller les affaires: je crois que pour cette fois, vous n'y réussirez pas.

Vous aurez beau dire au Peuple, qu'il n'est pas libre; quand il verra qu'il n'y a que la Loi qui lui commande, il vous dira, QUE VOUS EN AVEZ MENTI. Vous aurez beau lui dire, qu'il est opprimé, parcequ'une demie douzaine de scélérats qui ont fait tout ce qui dépendait d'eux, pour le dénaturer, sont tombés dans le mépris: parceque d'autres, qui ont déshonoré par leurs cruautés le nom de Patriote, celui de Français, celui d'homme enfin, subissent aujourd'hui la peine de leurs forfaits, il voit au contraire que tout va bien, et il vous laisse crier sans s'émouvoir.

Crois moi donc. Aigoin, tiens toi tranquile : garde ta caisse *si tu peux*. Ne t'avise pas de régenter la Convention qui ne professe plus l'évangile selon St. Jaques, et qui saura bien sans toi se maintenir contre les conspirateurs de ton ordre, quelque masque qu'ils osent prendre.

Perds sur-tout l'espoir de lui persuader à elle-même, qu'elle est en contre-révolution, car c'est ce que tu prétends faire, lorsque tu compares le systême de magnanimité, que sa grande majorité a adopté, au dernier triumvirat, qui convenait beaucoup mieux, à ce qu'il parait, à ta belle ame. (2)

Tu tonneras vainement contre ce systême d'humanité, que vous autres tigres avez appelé modérantisme, après avoir proscrit la moralité de cette expression. (3) Saches qu'il est de la nature des choses, qu'une extrême en amène toujours une autre. L'excès du despotisme amena la Liberté, l'excès de la fureur amène la modération. Ce fut autrefois une vertu : elle peut le devenir encore. Le modérantisme tuait la République, la modération lui rendra la vie.

---

(2) Il n'est pas douteux, dit-tu, qu'il n'existe une conspiration contre la Convention, parce que Fréron a eu le courage de démasquer l'hypocrisie d'un de ses collègues, qui pouvait jouir de la meilleure réputation, s'il n'avait pas rétracté sa première déclaration, pour s'avouer complice des agens de Robespierre. Si la réputation de Fréron n'était pas faite, il suffirait de tes injures pour le canoniser.

(3) On n'a pu proscrire ce mot, qu'en lui appliquant l'idée d'une modération mal entendue, autrement on aurait deshonoré le Peuple chez qui on aurait transformé en vice une des vertus les plus estimées chez toutes les Nations.

DUBIOLL.